

— Il va tout nous démolir ! Ne le laissez pas faire ! cria soudain une voix dans la foule.

Kiriak aussitôt s'avança vers l'isba d'une allure décidée ; mais l'un des nouveaux venus l'empoigna par le cou et le repoussa ; tout le monde éclata de rire ; et l'homme, d'une nouvelle bourrade, envoya Kiriak sur le dos, les membres écarquillés, au milieu de la foule.

De l'autre rive, apparurent alors les sœurs de l'étudiant, deux jolies demoiselles en chapeaux qui se tinrent à distance pour regarder. Les poutres ne flambaient plus, mais charbonnaient fortement. L'étudiant envoyait le jet de son tuyau, tantôt sur la charpente, tantôt sur les ivrognes, tantôt sur les femmes traînant leurs seaux.

— Georges ! lui criaient les jeunes filles avec autant d'émotion que de reproche. Georges !

L'incendie s'éteignit enfin et le moment vint de se séparer. Chacun s'aperçut alors que l'aurore pointait, et que tous étaient pâles et un peu jaunes, comme on l'est toujours de bon matin, à l'heure où dans le ciel, disparaissent les dernières étoiles.

Les moujiks s'en allèrent en plaisantant bruyamment sur le cuisinier du général Joukoff et sur son chapeau brûlé ; il ne leur restait plus qu'à blaguer cet incendie qui avait trop peu duré.

— Comme vous avez bien éteint, barine ! dit Olga à l'étudiant. Comme on voit bien que vous êtes de Moscou ! Là, on sait, chaque jour, il y a le feu !

— Vous êtes de Moscou ? demanda l'une des demoiselles.

— Bien sûr ! Mon mari était employé au Bazar Slave ! Et voilà ma fille ! dit-elle en montrant Sacha qui l'avait entourée de ses bras et se serrait contre elle. Elle aussi, elle est de Moscou.

Les demoiselles dirent quelques mots en français à l'étudiant qui donna à Sacha une piécette blanche. Le vieux Ossip aperçut le geste, et son visage s'illumina d'espoir.

— Grâce à Dieu, votre excellence, le vent n'était pas de la partie, dit-il à l'étudiant, sans quoi, tout y passait en moins d'une heure. Votre excellence, vous êtes un monsieur si comme il faut ! continua-t-il platement, l'aurore est fraîche, il ferait bon se réchauffer... boire un petit verre à votre santé...

On ne lui donna rien et il s'en alla, en grognant et en titubant, vers sa maison.

Olga longtemps encore, resta sur le bord du ravin à regarder les deux charrettes repasser le gué du ruisseau, et les barines s'en aller à travers la prairie, vers leur équipage qui les attendait de l'autre côté de l'eau.

En rentrant dans l'isba, elle raconta à son mari, tout extasiée :

— Et si comme il faut ! Et si beaux ! Et des demoiselles qui étaient de vrais chérubins !

— Bons à tout foutre en l'air ! prononça Fécla méchamment, avec sa voix ensommeillée.

VI

Si Maria avait le désir de la mort, tant elle se sentait malheureuse, il n'en était pas de même de Fécla qui avait le goût de cette vie de saleté, de pauvreté et d'imprécations perpétuelles.

Elle mangeait ce qu'on lui donnait, sans y attacher d'importance ; elle dormait où cela se trouvait ; ses besoins, elle les faisait à même le perron, ou directement sur le seuil de la porte, quand elle ne tenait pas à aller pids nus jusque dans le champ.

Et dès le premier jour, elle avait haï Olga et Nicolas pour la seule raison qu'une telle vie ne les ravissait pas.

— On verra bien ce que vous boufferez ici, messieurs les Moscovites ! disait-elle avec animosité. On verra !

Un matin, c'était au commencement de septembre, Fécla, toute rose de santé, revint d'en bas avec deux seaux d'eau. Elle trouva Maria et Olga assises à table, en train de boire leur thé.

— Du thé ! Avec du sucre ! Des dames pareilles ! s'exclama Fécla railleusement en posant ses seaux. C'est la mode, probablement, de boire du thé comme ça tous les jours ! Elle va en éclater, à la fin, cette grosse bouffie ! continua-t-elle en regardant Olga de toute sa haine. Ça vient de Moscou, vous comprenez, cette gueule gonflée, ce tas de charogne ! Et levant sa palanche avec laquelle elle portait ses seaux, elle frappa Olga si fort sur l'épaule que les deux belles-sœurs effrayées eurent la même exclamation :

— Ah ! mon Dieu !

Puis, Fécla s'en alla au ruisseau laver le linge, et tout le long du chemin, elle jura si haut qu'on l'entendait de l'isba.

Une longue soirée d'automne succéda au jour. Dans l'isba, tout le monde dévidait des cocons, excepté Fécla, partie de l'autre côté de l'eau, chez son régisseur.

Les cocons venaient de la fabrique voisine, et permettaient à chaque membre de la famille de gagner ses quelques copeks, pas beaucoup, de dix-huit à vingt par semaine.

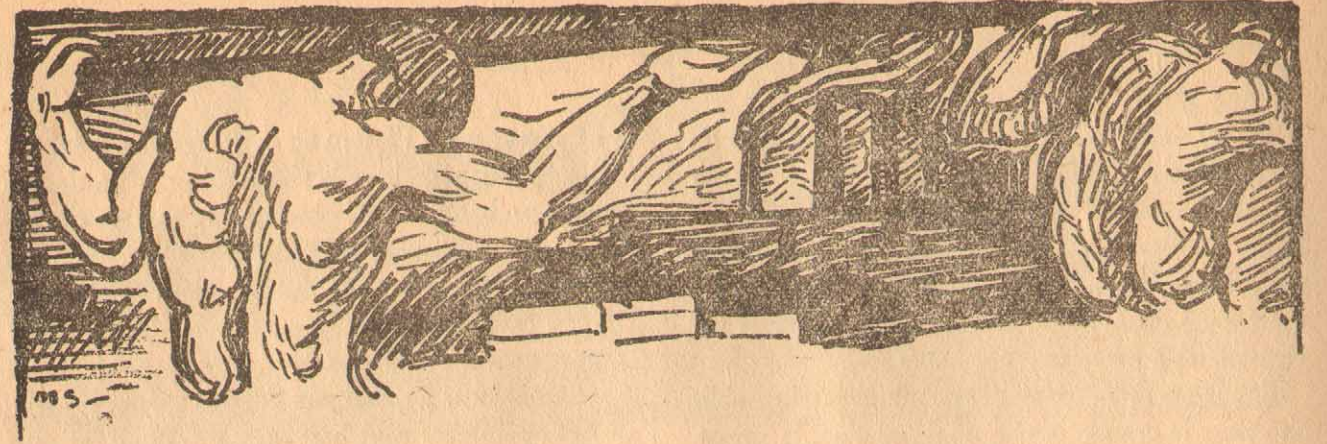
Une seule petite lampe fumeuse répandait sa lumière ; et cette lumière était si terne que dès qu'une ombre s'interposait entre elle et la fenêtre, la clarté de la lune entrait dans la pièce.

— C'était mieux au temps des barines, dit le vieux, tout en dévidant. On travaillait, on mangeait, on dormait son compte. A dîner, du chi (1) et du cacha (2) ; à souper aussi ; des concombres et des choux à volonté ; on mangeait comme on voulait, autant qu'on voulait, mais il y avait de la sévérité, on devait apprendre à se tenir.

(A suivre.)

(1) Chi = plat de choux.

(2) Cacha = bouillie de blé noir.



La Vie sociale

La Police industrielle aux Etats-Unis

Par SCOTT-NEARING

Le développement formidable de la grande industrie aux Etats-Unis, a obligé les grands trusts à organiser pour leur propre compte, une police particulière d'une puissance égale aux meilleures polices de nos Etats européens. C'est ainsi que pendant la récente grève des mineurs de Virginie, les patrons dédaignant les soldats que leur offrait le gouvernement américain, mirent sur pied, par leurs seuls moyens, une véritable armée de policiers, pourvue de l'armement le plus moderne : mitrailleuses, avions, tanks.

Nous avons demandé à notre ami Scott Nearing, un des plus dévoués militants du mouvement révolutionnaire aux Etats-Unis, de donner aux lecteurs de « Clarté » quelques précisions sur l'organisation de cette police.

Chacun sait que le développement de la grande industrie a créé, pour certains grands trusts, l'obligation d'organiser une police particulière susceptible d'être utilisée en cas de grève, en dehors de la police d'Etat, contre leurs propres ouvriers. C'est là un des aspects les plus saisissant que revêt dans notre XX^e siècle la lutte des classes.

C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, pays des trusts énormes et des entreprises colossales, le dernier rempart de l'industrie se tient dans l'organisation d'une police secrète, utilisée en vue du maniement occulte et de l'oppression systématique du prolétariat.

« La police au service de l'industrie ! » Cette idée fit l'objet d'investigations approfondies de la

part du Bureau des recherches industrielles de New-York. Les résultats en furent publiés : ils sont désormais à la portée de tout le monde. Celui qui fut chargé de cette enquête, Mr Sidney Howard, parvint à démontrer que l'espionnage industriel était de nécessité publique, qu'il était déjà appliqué ou qu'il était en cours d'application dans toutes les grosses affaires, et qu'il constituait le moyen le plus efficace de détruire les syndicats, en faisant disparaître agitateurs et organisateurs.

Il existe deux sortes de polices industrielles : une entreprise aussi vaste que le « Steel Trust » possède en propre un personnel régulier ; des affaires de moindre importance se servent d'agences telles que **Harmonizers and Conciliators** et **Service Corporations**. Quelques-unes de ces agences font un chiffre d'affaires fantastique : la **Pinkerton National Detective Agency**, entre autres, et l'organisation de **Williams Burns** ont chacune 35 succursales disséminées à travers le pays. La **Corporation Auxiliary Company** se spécialise dans le placement de ses agents au cœur même des syndicats ; elle fait d'ailleurs régulièrement parvenir à ses clients un bulletin périodique de toutes les informations recueillies par eux dans le pays.